érudit
www.erudit.org

Compte rendu

Ouvrage recensé :

GREIF, Hans-Jürgen, *Job & compagnie,* Québec, L'instant même, 2011, 242 p.

par Angela Cozea

Frontières, vol. 23, n° 2, 2011, p. 77-79.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: http://id.erudit.org/iderudit/1007600ar

DOI: 10.7202/1007600ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 08:18

sociopolitique, institutionnelle, économique, des liens sociaux significatifs, territoriale, inclusion et société inclusive, solidarités. « Nous trouvons aussi des références abondantes et des applications concrètes dans plusieurs textes abordant certains aspects sociaux et interventions liés à la santé mentale et au vieillissement, aux milieux de vie et aux habitats, à la fin de vie et aux soins palliatifs, aux abus envers les aînés, aux proches aidants, pour ne nommer que ceux-là. »

« Le vieillissement se conçoit à partir de différents critères, selon la position sociale et chronologique qu'on occupe… et rares sont les individus qui vont finir par s'identifier ou se définir comme étant une personne âgée. La plupart du temps, le vieillissement est associé à des expériences ou des caractéristiques négatives comme la maladie, les incapacités, l'inactivité, l'isolement, la mort, etc. Ces représentations sont difficiles à supporter dans des sociétés qui valorise le « corps capable » et la beauté de la jeunesse. »

Les chapitres de la première partie traiteront respectivement de l'âge, de la vieillesse et du vieillissement (la classification de la vieillesse, des constructions sociales et culturelles : des défis pour comprendre le vieillissement, la perspective du parcours de vie), puis du vieillir au féminin pluriel (féminisation de la population âgée et invisibilité des femmes âgées, nombreuses mais effacées et méconnues, vivre dans un corps vieillissant, conditions de vie, vivre seule et souvent pauvrement, les engagements au féminin, des retraitées actives et engagées) ; la diversité ethnoculturelle et personnes âgées immigrantes ; comprendre et soutenir les aînés gais et lesbiennes (effets de la discrimination sur la santé physique et mentale, révéler son homosexualité, les proches aidants, force et résilience). « Que pouvons-nous faire ? » Ceux de la deuxième partie sont centrés sur le vieillir en santé, la santé mentale et le vieillissement, sur les aînés aux prises avec un problème de santé mentale en marge de la société, sur les abus envers les aînés, l'incertitude reliée aux médicaments pour la maladie d'Alzheimer, les aînés, les grands oubliés des soins palliatifs, l'exclusion du « mourant âgé », l'éthique des soins palliatifs. La troisième partie, quant à elle, est axée sur les environnements sociaux des personnes âgées, les relations intergénérationnelles, les milieux de vie : centres d'hébergement, vieillir à la campagne ou en ville, les solidarités possibles dans chacun de ces milieux. La quatrième partie traitera des travailleurs âgés, du travail « post-retraite » et du régime de retraite, des politiques québécoises à l'égard des personnes âgées avec des incapacités, du bénévolat « par » et « pour » les aînés, des multiples formes d'engagement des aînés.

Le mot de la fin, « Vers une société inclusive et plurielle », rappelle brièvement le contenu de l'ouvrage, l'objectif poursuivi par les auteurs et auteures : élargir les possibles vieillissements. Pour ce faire, ils et elles estiment que la piste à suivre n'est pas d'essayer de montrer aux personnes âgées comment vieillir, mais bien d'entreprendre concrètement une sensibilisation collective à la diversité des vieillissements – aussi multiples qu'il y a d'individus – et aux avantages de les reconnaître et de les valoriser socialement. Trois notions apparaissent déterminantes dans l'élaboration et le développement d'une société inclusive et solidaire : la pluralité, la reconnaissance et la citoyenneté, c'est-à-dire l'ouverture et l'accessibilité d'espaces et de possibilités de discussion et de décision ; la diversification des types de paroles acceptables, la valorisation de la communication, l'offre d'un pouvoir réel d'agir ou de ne pas agir ainsi que d'un pouvoir d'influence.

Les auteurs et auteures ont su tout au long de l'ouvrage maintenir l'intérêt du lecteur, ainsi que présenter des connaissances de pointe et des données statistiques actuelles soutenues par de nombreuses références bibliographiques, récentes également et éminemment pertinentes. Ils et elles n'ont pas hésité à aborder des sujets tabous ou rarement touchés quand on parle d'adultes âgés comme : la vieillesse des personnes d'orientation homosexuelle, la diversité ethnoculturelle ou les personnes âgées immigrantes, la pénurie des ressources en soins palliatifs pour les aînés…

À mon humble avis, il s'agit de l'ouvrage francophone en gérontologie sociale le mieux documenté, le plus complet des trois dernières décennies. Ouvrage à la fois didactique et de référence, il sensibilise par des témoignages choisis avec soin, informe et facilite l'apprentissage en fournissant des éléments visuels appropriés (encarts, tableaux, graphiques), incite à la réflexion par les nombreuses questions posées, pousse à l'action. Nous pouvons apprécier tout au long de la lecture la riche synergie de la théorie et de la pratique qui se nourrissent mutuellement.

Enfin, pour ceux que la problématique intéresse, c'est un livre à lire, à approfondir, à consulter, à reconsulter et à conserver précieusement en bibliothèque.

Denise Badeau

GREIF, Hans-Jürgen

Job & compagnie

Québec, L'instant même, 2011, 242 p.

La lecture du livre *Job & compagnie* de Hans-Jürgen Greif me fait beaucoup penser à cette figure, qui attire notre attention parfois, par accident, de l'écrivain-professeur d'université. « Le portrait de l'artiste comme professeur d'université. » Que peut-il arriver lorsque ce professeur prend sa retraite ? Pourquoi s'y intéresser ? Pourquoi penser le rapport entre écriture et retraite ? Certainement parce que la vocation de cet auteur fut – et reste – celle d'un professeur accompli. Et aussi parce que, en tant que professeur et après, il fut et reste un artiste, de la retraite inclusivement. Le sens de la « retraite » qui m'intéresse ici est un sens ancien. On le conjugue peut-être au passé : l'homme à qui les années avaient fait don d'une grande érudition se « retirait du monde » (comme on dit) pour donner un sens à cette érudition. Montaigne l'appela expérience. Ce à quoi donner un sens, sinon un accomplissement. Comment cet homme ou cette femme trouvait ce sens restait son affaire, et tenait de son originalité. Hans-Jürgen Greif est un tel homme, qui a su « se retirer du monde » sans pour autant s'absenter de ce monde. Témoin, le caractère parfaitement actuel de son écriture. C'est par là qu'il confronte les questions qui nous hantent – ou devraient nous hanter – depuis une position que je vais oser appeler privilégiée, alors que ce n'est plus du tout évident que l'on puisse l'appeler ainsi : celle de l'érudit.

Lorsque nous disons « érudit » aujourd'hui, nous faisons de ce mot l'euphémisme qui cache bien d'autres mots, moins grandiloquents, certainement moins éloquents aussi. Car à quoi cela peut-il bien servir encore, ce savoir, alors que tout est si facile à trouver sur le Web ? C'est toute la question de l'utilité du professeur d'université qui se pose là, il est certain. Mais c'est aussi, il m'apparaît, la question avec laquelle toute l'œuvre de la « retraite », déjà une œuvre impressionnante, de Hans-Jürgen Greif, tente de s'engager.

On a l'impression que les débuts de cette nouvelle vie qu'il s'est donnée, aux abords du seuil de la retraite, comme un Orphée approchant les rives du Styx, ont été posés par sa passion pour la musique. Grand connaisseur de l'opéra et de son monde, il fit son entrée sur la scène de l'invention littéraire par le biais d'une première collection de nouvelles, *Solistes*, et puis, sa superbe de ténor lui assurant le succès, *Orfeo* (2003).

Les critiques sont généreux envers cette écriture, et pourtant, curieusement, ils en parlent comme si cette connaissance et cet art-là, cette érudition, musicale entre autres, accompagnée ou plutôt rendue vivante par le souffle de son alerte sensibilité, étaient chose facile, à la portée de qui en voudrait. Lorsque parut *La bonbonnière* (2007), on appela ce roman, à juste titre, une mythologie québécoise. Mythologie et généalogie qui, encore une fois, tirent leur heur de la particulière érudition qui les sous-tend. On n'en serait pas plus étonné : Greif vit au Québec depuis quarante ans. Ce qui est peut-être long, mais très court aussi, si on me le permet. On n'y pense pas trop. On se dit, en feignant la générosité : pourquoi ne retracerait-il pas la généalogie qui nous définit et rassure ?

L'année d'après, avec *Le jugement*, Greif se tourne vers l'Europe de la peinture, de la Renaissance et la Réforme. Et voici l'érudition en histoire de l'art qui s'y fait jour. Un an plus tard, une autre collection de nouvelles, *Le chat proverbial*, où l'être humain est saisi dans son rapport, fondamental et qui pourtant reste si souvent secret, à l'animal. Un rapport de grande actualité, du moins pour les post-humanistes d'aujourd'hui, et qui concerne directement la question de si survie il y aura pour la tradition, pour le proverbe. Enfin, en 2010 paraît *M.*, car de cette condition humaine dont est ici tissée la toile on ne saurait connaître le sens avant de subir ce qui en elle est

folie. Même si aujourd'hui nous donnons d'autres noms à de tels phénomènes, et que nous aimons les penser marginaux.

Finalement, j'en viens à mon *Job & compagnie*.Qu'est-ce que Job peut bien signifier encore pour nous, vu que la seule détermination à laquelle nous croyons encore est celle bio-socio-historique ? Ou devrais-je plutôt dire, tout simplement, génétique ? Les Dieux et la Démocratie vont mal ensemble, et de toute manière Dieu, sous sa forme sclérosée, peut-être même sénile, est devenu le bien immuable et immobilier de « la droite », possession que la droite protège jalousement. Autrement dit, si « la gauche » avait droit à Dieu, qui serait-il et comment ?

Nous approchons donc ce texte avec quelque inquiétude : s'agirait-il d'une métaphore qui vise à frapper de son fouet taciturne les derniers restes d'une croyance désuète ? Ou serions-nous devant le fait d'un esprit anarchiste, visant à nous ré-accointer avec les limites de notre autonomie ?

> Prenez avec moi l'élan nécessaire et remontons la longue échelle des générations, retrouvons les quelques personnages nous conduisant directement à Job, notre reflet à nous, hommes et femmes d'aujourd'hui : modernes, indépendants d'esprit, sophistiqués, maîtres de notre corps. C'est du moins ce que nous croyons. Mais grattons légèrement la surface de notre « autonomie », de notre « assurance », et nous nous rendrons compte que peu de choses ont changé depuis que le Néandertal a été supplanté par le Cro-Magnon. Pour le vérifier, il faut rendre visite à Adam et Ève, puis nous attarder brièvement sur leurs deux premiers fils, Caïn et Abel. Ensuite […] Noé, le fondateur de la lignée responsable de notre existence […].Pour terminer la première partie de notre recherche, nous suivrons l'épreuve d'Abram, futur Abraham (p. 20).

Le personnage principal du livre est le couple Dieu-Malin, désignés chacun et tour à tour par les nombreux noms sous lesquels nous les connaissons. Pris dans le mouvement infini – pour ne pas dire éternel – de l'interdépendance réciproque, ces deux antagonistes restent fascinés, tout le long du texte, par la gente humaine, mise à l'épreuve sans cesse à travers leur combat. Les injustices qui découlent nécessairement de ces combats épousent une logique inébranlable, que le couple alimente et à laquelle il est assujetti à la fois.

Il s'agit d'une réécriture – c'est-à-dire, d'une interprétation traduisante – du Texte Sacré. Une réécriture digne du XXIe siècle, effectivement. J'irais jusqu'à dire qu'à certains moments forts du texte (comme lors de l'histoire, racontée à couper l'haleine, du peuple juif, magnifique et hallucinante à la fois, dont Job reçoit la vision) on est en droit de penser que si, par quelque catastrophe, le livre venait à disparaître, cette réécriture de l'Histoire Sainte à laquelle nous sommes ici appelés pourrait nous préserver une trace des plus justes :

> Il est impératif de rappeler comment les choses se sont passées entre la nouvelle variante humaine (nous), le Seigneur des univers et le Malin. Car ce dernier joue un rôle d'une extrême importance. […] En l'absence du Menteur, il n'y aurait pas eu Caïn et Abel, Noé, Abram (qui n'était pas encore Abraham) et tous les autres héros que nous connaissons intimement, puisqu'ils sont, eux aussi, de la famille. Job est l'un des plus illustres descendants de la dernière tribu créée par le Maître. […] Le Malin est intervenu auprès de Job de façon spectaculaire. Les Saintes Écritures le citent souvent, ce « pauvre Job », et le Livre de Job est tout entier dû à plusieurs écrivains anonymes qui en ont fait un poème d'une beauté saisissante, devant laquelle pâlissent bien des œuvres, tant anciennes que modernes, pourtant portées aux nues (p. 18).

Autrement dit, pour ceux et celles que la lecture du texte biblique, même alors qu'il s'agit d'un « poème d'une beauté saisissante », ennuie, à qui ce texte apparaît non seulement dépassé, mais également corrompu par tous les mauvais usages auxquels il a été et reste soumis au fil du temps, la réécriture que Greif en donne peut se présenter comme une alternative digne d'en libérer les personnages.

Une des grandes qualités de cette réinvention réside dans la force du langage de son auteur. Son érudition, je la vois ici manifeste sous une figure qu'il faut imaginer. Me voici revenir à mon ténor, qui possède, non seulement par leur grammaire, mais aussi dans la profondeur de leur musicalité, toutes les langues de l'opéra. Grammaires et musiques qui, à chaque moment, donnent sa chaleur, sa coloration à la langue particulière qu'il parle, qu'il chante à tel ou tel moment. Il ne s'agit pas d'une métaphore seulement, car c'est bien le cas du professeur Hans-Jürgen Greif, maître de toutes ces langues, dont les *voix* nous entendons à travers le français de son *Job*. Et si l'allemand s'y fait sentir en particulier, ce n'est pas seulement parce que c'est la langue maternelle de l'auteur, mais parce que dans cette relecture du texte sacré l'on ne saurait pas ne pas retrouver toute une tradition de traductions allemandes. J'irais plus loin encore, vu que les personnages ici mis en scène – on a par moments l'impression d'être devant une pièce de théâtre, dont le roman invoque d'ailleurs explicitement la forme – nous viennent de l'Ancien Testament. À ce ton sobre que l'allemand de Hans-Jürgen Greif communique au français s'ajoute alors l'esprit des lectures et interprétations de la Torah auxquelles les philosophes et théologiens nous ont habitués : un *midrash* classique.

L'esprit de ce *midrash* appartient, il est certain, à son auteur, qui dresse, d'après des textes apocryphes, le portrait d'un Job égyptien à la recherche du vrai Dieu. Par « vrai Dieu », il faut comprendre un Dieu qui aimerait toutes ses créatures. Malgré la souffrance à laquelle le nom de Job est lié, l'esprit qui dicte le texte – expression d'une pensée qui ne sera pas, ou plus, de l'ordre de la malédiction – est une ironie sans cynisme. Ironie apaisée par l'humour. Il peut facilement porter le nom de Witz (saillie). Un exemple :

> Les Saintes Écritures disent que le « miracle » arriva à notre couple quand Abram avait cent ans et Saraï quatre-vingt-dix-neuf. Rassurez-vous quant au bien fondé scientifique de cette information : le chiffre est symbolique, cela va de soi. À cette époque, cent ans signifiait que l'homme se trouvait en pleine possession de ses moyens, ou qu'il avait atteint la plénitude. En effet, la naissance de l'enfant comblait Abraham ; il avait *enfin* un fils légitime. Chez la femme, du moins si elle avait de l'importance, l'âge avancé ne voulait pas dire qu'il s'agissait d'une affreuse vieillarde séchée sur pied, mais simplement qu'elle était ménopausée (p. 77).

Le livre nous propose donc, implicitement, et sous la dictée de cette quête où Job est engagé, cette question : est-ce que quelque chose du Witz peut encore survivre, après les épreuves auxquelles Dieu soumet chaque Job en nous ? Et si oui, comment fera-t-il pour se relever, ce Job, de son lit de souffrances, de son lit de fumier ?

Dans son œuvre des derniers quinze ans, Hans-Jürgen Greif passe de son amour pour la musique à l'amour de la filiation, de la peinture, de l'animal, à la question, enfin, du bien et du mal qui fait depuis toujours ombrage aux amours, sous la forme des phénomènes pathologiques (véritables incarnations du mal) dont nous sommes tous la possible proie. Comment donc comprendre cet enchaînement, qui aboutit à une relecture et traduction, dans le sens propre, c'est-à-dire polyglotte et cosmopolite du terme, d'un des plus significatifs *topoi* de la Bible, la punition des justes ? Proie à son accablement, Job est torturé, plus que tout, par cette injustice :

> […] nous savons que Dieu anéantit l'innocent tout comme il écrase l'impie. Connait-on seulement le nombre d'hommes justes qui ont péri, frappés par la colère de Dieu dans le déluge, à Sodome, à Gomorrhe ? A-t-il pesé chacun selon son mérite, ou n'a-t-il pas plutôt balayé la terre, confondant ses serviteurs et ceux qui s'étaient détournés de lui ? (p. 120)

La question autour de laquelle HJG compose son *midrash* est : si dans chaque être humain il perdure, depuis le début des temps, une partie de l'innocence originelle, innocence qui accompagne la naissance de tout être, humain et non-humain, comment penser la manière dont la destinée – sociale, si vous préférez l'appeler ainsi – de chaque individu tient compte ou non de cette innocence-là ? À la suite du débat acharné où il est engagé, avec Dieu et son Négateur, Job ose réclamer « la faculté de voir l'avenir du peuple élu » (p. 208). Elle lui est concédée. Le résultat de cette vision, un des moments les plus forts, magistralement déployé dans le texte, est le désespoir face à la destinée historique :

> *Assez* ! Je me meurs. Le chemin de mon peuple est inondé de sang, pavé de cadavres, il connaît la géhenne sur terre avant l'enfer dans l'au-delà. Dieu, existes-tu ? *N'es-tu pas plutôt une invention de mon peuple ?* Aurions-nous créé la fable d'Adam et Ève et de leurs enfants ? Si tel est le cas, l'Éden n'a jamais existé. Cette faute que tu nous imputes, l'aurions-nous inventée pour que nous nous sentions coupables jusqu'à la fin des temps ? Depuis la chute du royaume du nord, pourquoi n'es-tu pas intervenu pour écraser nos ennemis ? Tes prophètes ont prédit les exils, les guerres, notre dispersion aux quatre coins du monde, nos

défaites. Il est vrai que nous ne les avons pas assez écoutés. Tu ne nous envoies plus personne, tu t'es détourné pour ne pas voir ce que les autres peuples nous font subir (p. 231).

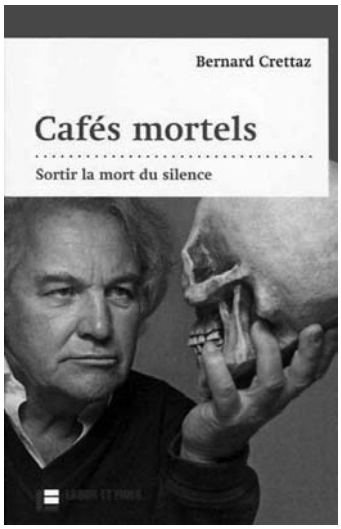
Voici la teneur proprement philosophique de ce texte. Question sans réponse, qui ne saurait, il va de soi, être envisagée sans faire appel à l'écriture sacrée, et risquer d'être anéantie par elle. Comment l'Orphée Jürgen Greif en sera sorti, son prochain livre nous le dira peut-être. Nous l'attendons.

Angela Cozea

CRETTAZ, Bernard

Cafés mortels
Sortir la mort du silence

Genève, Labor et Fides, 2010, 129 p.



« Cafés mortels », l'expression a de quoi intriguer. S'agit-il de café empoisonné ? Fait-on mourir les gens au café ? Conscient de la confusion que peut susciter le titre de son ouvrage et le phénomène qu'il désigne, Bernard Crettaz, sociologue et ethnologue suisse de renom et ancien conservateur de la Société d'études thanatologiques de Suisse romande, dissipe les malentendus dès les premières lignes de son essai. Les « cafés mortels » sont des réunions dans des bistrots où les participants parlent de la mort, des rencontres où, comme l'indique le sous-titre du volume, l'on « sort la mort du silence ». Tout aussi intrigante que le titre du livre, la maquette de couverture prend un sens particulier à mesure que se précise le concept de « café mortel » : un homme (l'auteur) au visage impassible contemple un crâne humain qu'il tient dans sa main gauche. Cette image nous entraîne inévitablement dans un imaginaire baroque : c'est la fameuse scène où Hamlet tient un crâne dans sa main, ce sont les vanités, ces allégories qui suggèrent la précarité de l'existence et nous rappellent l'omniprésence de la mort. C'est d'une telle culture de la mort que participent les « cafés mortels » où la « communauté des vivants » se rassemble en « un moment où la vie et la mort rejoignent le cœur de la cité » (p. 33), au sein d'un monde que l'auteur n'hésite pas à décrire, précisément, comme une « farce baroque ».

L'essai de Bernard Crettaz doit être lu à la fois comme un bilan et un mode d'emploi. Après avoir organisé 40 cafés mortels, le sociologue propose de témoigner de son expérience et de décrire le fonctionnement des « cafés mortels » pour quiconque souhaiterait en organiser un. Pour cette contribution qui se veut également un travail de transmission et de mémoire, l'auteur a choisi de mettre de côté sa démarche scientifique. Conformément à cette visée d'accessibilité, l'ouvrage se divise en quatre parties qui répondent ponctuellement aux principales interrogations que suscite, selon l'auteur, le phénomène des « cafés mortels » : « Qu'est-ce qui se passe ? », « Qu'est-ce qui se dit ? », « Qu'est-ce qui se trame ? » et « Qu'est-ce qui reste ? ».

Le premier chapitre s'ouvre notamment sur le problème posé par le choix d'un bistrot pour organiser un café mortel. Crettaz insiste sur l'importance de tenir cet événement dans un café en raison de l'ambiance conviviale que procure ce lieu. Le café permet tout simplement de mettre à l'aise et de favoriser les confidences. Mais trouver un établissement ne va pas de soi. Le patron ou la patronne d'un bistrot ne voient pas toujours ce « projet mortel » (p. 22) d'un bon œil et il est rare qu'ils consentent à ce que l'événement se tienne un soir de semaine. Une fois le concept expliqué, on finit par trouver des établissements qui y sont favorables et qui appuient le projet.

Les « cafés mortels » s'adressent à quiconque souhaite partager une expérience de deuil ou tout autre témoignage sur la mort. Le déroulement de l'événement se veut relativement informel. D'abord, Bernard Crettaz présente brièvement sa propre expérience de deuil et rappelle aux participants ce qui l'a amené à organiser des discussions sur la mort. Pour lui, un « café mortel » constitue un rite du don et du contre-don par la parole. En tant qu'organisateur, il ne soumet les participants à aucune contrainte, mais il énonce deux règles impératives : « chacun est invité à parler au cœur et aux tripes ; aucune approche théorique de la mort ne sera tolérée » (p. 34). La discussion dure environ deux heures ; les témoignages sont souvent éprouvants et les participants donnent libre cours à leurs émotions jusqu'aux pleurs. On mange, on boit, on échange des adresses, on fraternise, bref on « sort la mort du silence ».

Dans un « café mortel », il faut s'engager à fond et « payer de sa personne » (p. 35). Le succès de la rencontre tient à l'investissement de chacun. Il s'agit de la première des douze règles formulées par l'auteur pour s'assurer du bon déroulement d'un « café mortel ». L'« authenticité des motivations », le « non-jugement absolu » devant tout témoignage et l'écoute figurent parmi ces règles au même titre que la visée non thérapeutique de l'événement. Ce dernier point est essentiel et l'auteur le souligne à plusieurs reprises dans son essai. À part sa dimension collective, la visée non thérapeutique du « café mortel » est ce qui permet de le distinguer d'une rencontre chez le psychologue ou le psychanalyste. C'est aussi ce qui en fait la spécificité : un échange franc, sans contrainte ni hiérarchie, excluant tout rapport thérapeute/patient. Il ne s'agit pas d'un travail de deuil collectif, s'il advient que l'échange prenne des allures thérapeutiques, l'organisateur se réserve le droit d'intervenir pour rappeler l'orientation de l'événement. Si des participants semblent avoir besoin de soins, il n'hésite pas à leur conseiller de consulter un spécialiste, mais il est impératif que le « café mortel » demeure une activité non thérapeutique.

Dans la suite de l'essai, l'auteur donne un aperçu de « ce qui se dit » lors des « cafés mortels » qu'il a tenus. Plusieurs témoignages portent sur le suicide, la mort d'enfants, les morts annoncées, brutales ou subites, voire la mort d'un animal auquel on était attaché. D'autres partagent leurs inquiétudes face à leur propre mort et font part des différents secrets qui entourent la mort. Après avoir dressé un inventaire de ces secrets, l'auteur évoque le « grand théâtre de la mort » (p. 81) ; il s'interroge sur l'hypocrisie que recèle une expression comme « avoir un bel enterrement » ou sur le cinéma que chacun se fait face à la mort. À cet égard, il cite *L'étranger* de Camus comme une œuvre de fiction qui lui semble bien illustrer la désinvolture face aux conventions funéraires qui s'observe de plus en plus aujourd'hui. Selon Crettaz, les « cafés mortels » témoignent de cette ambivalence par rapport à la mort, parce que « le tragique et la farce se mêlent sans cesse » (p. 95). À travers ce mélange de registres, l'auteur estime que les « cafés mortels » constituent « un lieu de savoir et de pouvoir ». Les « grands blessés » et les endeuillés y trouvent un espace favorable à l'écoute, à l'ouverture, une occasion pour « exorciser le pouvoir de la mort », faire l'expérience de l'authenticité.

Enfin, l'auteur répond, dans la dernière partie de son essai, à la question « Qu'est-ce qui reste ? ». Il est difficile de se prononcer sur les effets concrets des « cafés mortels », mais l'auteur reconnaît qu'il « n'est jamais autant en vérité avec [lui]-même qu'au cours de cette soirée de bistrot » (p. 123-124). Selon lui, quelque chose d'essentiel advient lors d'un « café mortel », un cheminement se fait à travers la « libération du secret ». Une nouvelle culture de la mort émerge peut-être de cette pratique où s'observe une continuité entre communauté, fête et mort (p. 121) qui n'est pas sans lien avec le mode de vie des montagnards valaisiens auxquels l'auteur a consacré plusieurs essais. Dans ce petit mode d'emploi, Bernard Crettaz, n'a peut-être pas toujours réussi à laisser de côté sa démarche scientifique comme il se le proposait puisqu'il n'hésite pas à faire l'usage d'un lexique spécialisé. Quoi qu'il en soit, cet essai est clair et bien divisé. Les étapes de l'événement sont circonscrites minutieusement, les exemples sont pertinents et l'auteur n'hésite pas à avoir recours à des anecdotes qui rendent la lecture agréable et font oublier la gravité du sujet. À l'instar des « cafés mortels », ce petit essai tente de nous rendre la mort plus familière, de nous rappeler subtilement la consubstantialité de la vie et la mort. Dans son avant-propos, Bernard Crettaz mentionnait qu'un « café mortel » pourrait avoir lieu prochainement à Montréal. Nous attendons cet événement avec impatience et nous espérons que ce petit essai contribuera à faire connaître le phénomène en Amérique du Nord et à jeter les bases d'une nouvelle culture de la mort et de sa mise en discours.

Luc Breton